

L'INVITATION – Extrait 2

Ce samedi-là, Jean-Claude et moi ayant un match sur le terrain de l'arsenal, nous ne nous rendîmes pas à « Bel-air ».

Curieusement, les nanas n'étaient pas venues pour se venger ce qui m'inquiéta, non parce que je goûtais ce genre de plaisanteries mais parce que je pensais qu'elles avaient choisi de reculer pour mieux sauter et que le soir, à l'hôtel N'gor, les représailles n'en seraient que plus savoureuses.

Ayant la tête aux chausse-trappes que les demoiselles ne manqueraient pas de nous tendre, j'avais loupé un nombre impressionnant d'occasions et, alors que nous avions dominé le match, nous le perdîmes par deux buts à zéro. Ce qui me consola fut que Jean-Claude qui avait sans doute les mêmes angoisses n'avait pas été meilleur que moi.

Le soir, en me préparant, je m'interrogeai sur l'opportunité de me rendre à cette réception et je fus à maintes reprises au bord du renoncement. Cependant, l'envie de voir Martine en tenue de soirée malgré les risques encourus me fit passer outre mes réticences.

Lorsqu'à vingt heures je montai dans la voiture avec mes parents et ma sœur, j'étais habillé avec élégance et parfumé avec goût. A moi les jolies filles.

Trois quarts d'heure plus tard la voiture s'immobilisa dans le parking de l'hôtel et nous nous rendîmes au grand salon où se tenait la réception.

L'hôtel N'gor était situé au bord de la mer. Il se présentait comme un grand bâtiment moderne d'une dizaine d'étages posé au milieu d'un parc à la végétation luxuriante, comme on en trouve en Afrique.

Devant l'hôtel se trouvait une piscine aux eaux claires et je me demandai si, connaissant le caractère taquin de mes louloutes, je n'allais pas finir dedans, tout habillé.

En pénétrant dans la salle je fus impressionné par le nombre des invités qui se pressaient autour des petits fours et du champagne. Il y avait cinq cents personnes au bas mot qui parlaient et riaient, une coupe dans une main, un gâteau dans l'autre. Je fus également sensible au fait qu'il y avait beaucoup de jolies filles, des jeunes et des moins jeunes.

Très vite, ma sœur allant rejoindre ses amis et mes parents se mêlant à des cercles de conversation, je restai seul au milieu du grand salon.

Soudain j'entendis derrière moi quelqu'un qui me hélait. Je me retournai et je vis Jean-Claude, un sourire jusqu'aux oreilles et une flûte de champagne à la main.

- Viens ! me dit-il. On est tous dans un petit salon à côté.
- Martine est là ? demandai-je.
- Bien sûr !
- Et Patrick ?
- Non !
- Alors je reste là. Je ne veux plus lui parler.
- Tu es ridicule, me répondit-il, d'autant que Patrick, elle s'en fout complètement.
- Elle t'a fait des confidences à toi aussi ? me moquai-je.
- Pas la peine. Il suffit d'ouvrir les yeux. Tu ne veux pas venir ? Vraiment ?
- Non !
- Alors bonne soirée, regretta-t-il. Martine va être déçue.

Je haussai les épaules et me dirigeai vers une table sur laquelle se trouvait de quoi se sustenter.

Je n'avais pas vraiment cru aux assertions de Mélanie concernant les sentiments de Martine à mon endroit mais je lui étais reconnaissant d'avoir voulu m'aider. Martine me l'avait dit, je n'étais qu'un copain.

Alors que je saisisais une coupe, sans doute était-elle déjà convoitée

car une main gantée de blanc se posa sur la mienne. Je levai les yeux vers la personne à qui appartenait la main et je découvris une superbe femme blonde vêtue d'une robe bleue dont le décolleté ne cachait que le superflu. Elle devait avoir une toute petite quarantaine d'années et me parut très séduisante. Nous nous confondîmes en excuses et puis, étant un parfait gentleman, je lui tendis la flûte. Elle me remercia par un sourire lumineux et s'éloigna, laissant derrière elle un parfum capiteux et sensuel.

Afin de passer le temps je me promenai, recherchant une demoiselle seule qui serait ravie de tomber dans les bras d'un beau jeune homme. Malheureusement, les jeunes filles belles n'étaient pas seules et les jeunes filles seules n'étaient pas belles.

Au cours de mes recherches appelées à rester infructueuses eu égard à mes premières impressions, il m'arrivait de croiser le regard de la belle femme blonde. Celle-ci me répondait par un sourire qui invitait à faire plus ample connaissance.

J'avais seize ans et cette personne aurait pu être ma mère. Elle était belle et désirable, certes, mais j'avais quelques réticences à pousser mon avantage. Pourtant, Jean-Claude m'avoua avoir eu une aventure avec une amie de sa belle-mère et il en avait gardé un souvenir impérissable.

La femme blonde semblait seule toutefois il lui arrivait de discuter avec des couples mais jamais pendant très longtemps.

Des fauteuils avaient été disposés ici et là aussi m'assis-je entre une dame âgée et un officier de marine quinquagénaire.

Soudain une musique retentit et la grande salle se transforma en piste de danse. Malheureusement nous n'étions pas au 732 et foin de jerk et de rock, ce furent valse, paso-doble, java et tango qui eurent l'honneur du DJ.

Je vis arriver sur la piste, Claire, Véronique, Thierry, Liliane, Jean-Claude et Martine. Je fus tenté de fuir et puis je pensai que je n'étais pas obligé de les avoir remarqués. Après moult danses de salon, ce fut un slow qui répandit dans la pièce ses accents voluptueux. Je préfèrai

rester sagement assis. Toutes les copines et tous les copains avaient trouvé cavaliers et cavalières et Martine, dans les bras d'un jeune officier de marine, semblait beaucoup s'amuser.

La série de slows terminée ils retournèrent dans le petit salon et je restai assis. La belle dame blonde, pendant les slows, avait trouvé un partenaire mais maintenant elle était de nouveau, seule.

Je me levai et marchai un peu, allant à l'aventure tandis que les couples tournoyaient au son d'une valse viennoise.

La dame blonde dansait également. Elle avait beaucoup de succès. Il faut dire qu'elle était vraiment très belle.

Une nouvelle série de slows commença et Liliane et les autres revinrent sur la piste. Ils eurent vite fait de former des couples à l'exception de Martine qui refusa toute proposition.

Alors que je m'efforçais de ne pas la regarder, elle vint vers moi et à voix basse me demanda de danser avec elle. « Si tu me refais le coup du 732 je fais un esclandre devant tout le monde », me prévint-elle d'une voix qui indiquait clairement qu'elle mettrait sa menace à exécution.

Je me trouvais piégé et je ne voulais absolument pas la serrer dans mes bras. Son aventure avec Patrick me faisait trop mal. Regardant autour de moi pour trouver une issue, j'aperçus la belle femme blonde, assise seule, attendant une invitation.

Je me levai et allai vers elle.

- Je sais que ma proposition peut vous paraître ridicule, lui dis-je, mais j'aimerais vous inviter à danser. Acceptez, vous me rendrez service.

La belle dame sourit.

- Si c'est une question de vie ou de mort, alors ..., me répondit-elle en se levant.

Je la pris dans mes bras et nous dansâmes, joue contre joue. Je croisai mes parents et je vis dans leur regard qu'ils n'approuvaient pas de me voir avec une femme beaucoup plus âgée.

Tout en dansant nous devisâmes.

- Vous n'avez pas de petite amie, charmant comme vous êtes ? me demanda-t-elle.

En bredouillant tant elle était belle et tant son parfum m'enivrait, je lui répondis qu'elle n'était pas là, ce qu'elle crut.

Elle m'apprit qu'elle se prénomrait Virginie, qu'elle avait deux enfants et que son mari, officier de marine, était en mission dans le pacifique. Elle me dit également qu'elle était venue avec une amie qui, ajouta-t-elle dans un sourire, « est bien occupée en ce moment ». Il n'était pas nécessaire d'être expert en fine allusion pour comprendre que l'amie en question devait batifoler avec un monsieur, quelque part dans un bosquet du parc. Au ton de sa voix, j'eus l'impression qu'elle ne verrait pas d'inconvénients à ce que nous suivions son exemple.

La série de slows terminée je cherchai Martine du regard et je la vis en grande discussion avec un jeune que je ne connaissais pas. Visiblement ma défection ne l'avait pas trop chagriné et je m'en félicitai.

Retournant m'asseoir et pensant que Virginie rejoindrait sa place, je fus surpris de la voir se poser à côté de moi.

- Ne trouvez-vous pas qu'il fait chaud, Jacques, me demanda-t-elle. Je répondis qu'effectivement, malgré les énormes ventilateurs qui ronronnaient au dessus de nos têtes, la chaleur était insupportable.

- Que diriez-vous d'aller faire un tour dehors pour nous rafraîchir ? poursuivit-elle avec un sourire provoquant.

La gorge sèche et les tempes en feu, j'acquiesçai d'un hochement de tête.

- Alors allez m'attendre près de la piscine. Je vous rejoins dans deux minutes. Il vaut mieux ne pas sortir ensemble, vous connaissez les gens.

Sans demander mon reste je me levai et sortis du bâtiment par la grande porte vitrée qui donnait sur le parc.

La piscine n'était qu'à une cinquantaine de mètres aussi ne me fallut-il qu'une poignée de secondes pour l'atteindre. Je m'assis sur un des petits bancs qui bordaient le plan d'eau et j'attendis avec impatience.

Virginie ne m'avait pas menti. A peine deux minutes plus tard je la vis arriver de sa démarche féline, sa silhouette se découpant dans la lumière des projecteurs qui éclairaient l'hôtel.

Plutôt que de s'asseoir elle me prit par la main.

- Nous sommes trop visibles d'ici. Nous ne pourrions pas discuter tranquillement.

Elle m'entraîna alors dans un petit renforcement, un peu à l'écart, dans lequel un banc nous accueillit.

Alors que nous parlions de choses banales, Virginie prit ma tête entre ses mains et me donna un baiser langoureux tandis qu'elle déboutonnait ma chemise.

Cela annonçait une belle soirée d'autant que ma dextre coquine s'était introduite dans le décolleté de la belle dame blonde, tout aussi coquin.

Un adage populaire dit : « Les meilleures choses ont une fin ». Dans le cas présent, la fin fut précoce. En effet, telle une furie, Martine s'immisça dans notre idylle naissante. Elle me prit par le bras et me fit tomber du banc puis fixa la belle dame blonde.

- Que faites-vous avec mon fiancé ? lui demanda-t-elle avec colère.
- Je suis ton fiancé, maintenant ? m'étonnai-je d'une voix narquoise en me relevant.
- Toi, ta gueule ! me répondit-elle sans lâcher Virginie du regard.
- Je ne comprends pas votre attitude, mademoiselle. Nous ne faisons que parler.
- Avec votre main dans sa braguette, vieille salope.
- Mais je ne vous permets pas, protesta Virginie. Je vais aller me plaindre.
- A qui ? s'amusa Martine. A votre mari ?

Ma belle brune se tourna vers moi.

- Toi, tu me dégoûtes.
- Patrick va bien à propos ? lui demandai-je, l'air innocent.
- Patrick, il t'emmerde. Et lui, ajouta-t-elle, il ne baise pas les vieilles putes.

Virginie, hors d'elle, gifla Martine qui lui rendit sa baffes.

La situation promettait de dégénérer et il était urgent de désamorcer le conflit. Jean-Claude m'avait pourtant appris à ne pas me mêler des disputes des nanas mais je passai outre ses recommandations.

J'attrapai ma belle brune par le bras pour la forcer à me regarder.

- Martine ! Tu étais avec Jérôme, maintenant tu es avec Patrick. Alors moi je vais avec qui je veux, que ça te plaise ou non.
- Jacques a raison. Il n'est tout de même pas obligé de vous demander votre permission pour flirter, renchérit Virginie.

Cette intervention n'eut pas l'heur de plaire à la demoiselle qui répliqua vertement.

- Toi, vieille bique, va te faire baiser par qui tu veux mais pas par mon fiancé.
- Mais c'est un scandale. J'exige des excuses, s'insurgea ma future ex-conquête.
- Des excuses ? Les voilà.

Martine poussa la belle blonde qui tomba dans la piscine en un plouf sonore.

Tandis que ma prétendue fiancée riait aux éclats, je me penchai pour tenter de sortir Virginie de l'eau en saisissant la main qu'elle me tendait. Mal m'en prit car d'un coup de pied bien placé, ma belle brune me fit tomber dans l'eau à mon tour.

J'ai parfois de ces intuitions. Mon côté féminin, sans doute. En voyant cette piscine, je savais que je finirais par y plonger tout habillé.

Pour parachever notre ridicule, la demoiselle se précipita dans l'hôtel en hurlant que deux personnes étaient en train de se noyer. Alors que notre mésaventure eut pu rester discrète, ce fut bientôt tout le quartier qui sut que Virginie et moi, étions tombés dans l'eau.

La nature humaine étant ce qu'elle est, de mauvaises langues se demandèrent ce qu'une femme de quarante ans faisait avec un jeune homme de seize ans, seuls, dans le parc de l'hôtel N'gor, à près de minuit. Merci Martine.

Maintenant je sais que c'était le cri d'amour d'une femme blessée à l'homme qu'elle aimait. En corrigeant Virginie, Martine me criait :

« je t'aime ».

Sur l'instant j'étais persuadé qu'il s'agissait de représailles pour le bras d'honneur dans le café. Je suis vraiment un abruti.

En rentrant à la maison, tandis que ma sœur était hilare, mes parents, furieux de mon attitude, me jurèrent que je ne les accompagnerais jamais plus à des réceptions.